

Prologue :

Jour de traite¹

En l'espace de quelques secondes, défiant toutes les lois de la gravité énoncées par Newton, une rangée de verges éclatantes avaient jailli, échelonnées du rose chair au brun brou de noix, gonflées par le brusque afflux de sang. Tout au bout du gland, une perle de désir suppurait parfois, à l'image de ces fins gourmets qui salivent de convoitise, devant un mets de choix. De ce plat-là, les reproducteurs mangeaient deux fois la semaine. Le reste du temps, ils se préservaient. Ils n'avaient pas le choix.

— On reste sages, et on ne s'astique pas le manche ! gronda Petra.

Dans le fond de la salle, une vingtaine de trayeuses s'alignaient, rutilantes comme au premier jour. Petra polissait ses machines autant qu'elle bichonnait son troupeau. Après tout, dans ses registres comptables, trayeuses et étalons apparaissaient sur la même ligne : celle des actifs financiers immobilisés.

La porte de la salle s'ouvrit en grand et dix bestiaux supplémentaires pénétrèrent dans l'arène. Deux dresseuses encadraient la procession. L'élevage de Petra comptait une quarantaine de sœurs salariées à plein temps et deux-cents reproducteurs certifiés triple A, prélevés dans le camp numéro deux. De chaque côté des hanches des gardiennes valdinguaient, au rythme de leur marche, les attributs qui seyaient à leur titre de dresseuse : la matraque et le taser.

— Voilà les gros calibres, matrone, dit l'une. Attention, ils ont l'air un peu à cran ce matin...

— Bah ! Avec moi, ils seront doux comme des agneaux. D'ailleurs, c'est plus ou moins des bêlements qu'ils nous lâchent sur la fin, les cochons.

Elle laissa éclater un rire chargé de sous-entendus. La dresseuse se brancha sur la même fréquence railleuse, et la moquerie lui revint tel un écho : grasse, égrillarde.

Les deux employées s'assurèrent que tout était en ordre, l'état des machines, l'excitation des reproducteurs, qu'il fallait idéalement sereine, placide. Puis elles sortirent. Si débordement il y avait – c'était de plus en plus rare – les dresseuses se trouveraient derrière les vitres fumées, prêtes à intervenir.

D'une pression du doigt sur un bouton, Petra déverrouilla les dix ceintures de chasteté. Le mécanisme émit un *clic* sonore, unanime. Ici, on se racontait dans les couloirs que la matrone gardait le déclencheur sur elle de jour comme de nuit.

Libérés des chaînes qui les entravaient, ces dix sexes-là aussi se mirent à poindre, vite et hauts, fiers et au garde-à-vous, galvanisés par le festin orgiaque qui s'annonçait.

Les étalons de Petra se réjouissaient de leur propre priape en action, tout comme ils se délectaient du spectacle des autres verges pareillement dressées. Par une sorte de mimétisme social, cette démonstration générale d'excitation les confortait dans leur rôle : celui de sœur-mâle guidée par ses seules pulsions, par ses plus bas et plus sommaires instincts. C'était ni plus ni moins ce qu'on attendait d'eux ici. Ils seraient récompensés pour cela, ils le savaient. C'était même à peu près tout ce que leur cerveau débile pouvait savoir et retenir.

— Numéro 21.1.

Pour une question de calibrage des machines, les reproducteurs étaient rassemblés par groupe de tailles. 21, c'était pour vingt et un centimètres.

L'étalon ainsi appelé s'avança fébrilement. Petra fit claquer sa langue deux fois, comme un maître qui félicite le fauve. Ce reproducteur ne savait certes pas compter jusqu'à vingt et un, mais il connaissait parfaitement son numéro. C'est tout ce qui importait.

Les reproducteurs n'avaient pas appris à compter, pas plus qu'ils ne maîtrisaient les éléments du langage. Tout au plus reconnaissaient-ils une cinquantaine de mots et d'interjections, celles-là mêmes que les dresseuses s'échangeaient devant les cellules et dont ils imitaient les sons, singeaient les intonations, comme les grands primates qu'ils étaient.

Les gants plastifiés de Petra l'empoignèrent fermement à l'endroit fatidique, et il se laissa guider docilement, complaisamment, jusqu'à la trayeuse qui lui était assignée.

L'éleveuse le fit entrer dans la cabine et il s'installa de face, les deux jambes fermement campées

¹ « Jour de Traite » est une nouvelle de Raphaëlle Gayon, parue pour la première fois, sous une forme légèrement différente et sous le pseudonyme d'Alpha Léer, dans le n° 69 de la revue *Galaxies Science-Fiction*, au sein d'un dossier « Sexe et Genre en SF », coordonné par Lucie Chenu, © Galaxies-SF 2021.

sur la plateforme métallique. Les reproducteurs étaient libres d'adopter la position qui leur seyait. Certains préféraient la position debout, d'autres la position assise, allongée, voire accroupie. Quelques-uns restaient parfaitement statiques, les autres changeaient une ou plusieurs fois de position durant la traite. Le tuyau de la trayeuse était flexible et suivait leurs mouvements.

Sans ménagement, mais toujours avec la rigueur professionnelle, Petra enfourna le sexe de l'étalon dans le tuyau-pompe. Durant les prochaines minutes – parfois quelques secondes suffisaient –, celui-ci n'aurait de cesse de sucer, d'aspirer, de masser ce corps spongieux et gorgé de sang ; gorgé surtout de tout le désir accumulé durant la période d'abstinence ayant précédé.

— Numéro 21.2 !

Un second reproducteur fit un pas en avant. Celui-là ne présentait pas d'excitation apparente. Petra le connaissait bien. Voilà des années qu'il avait rejoint l'élevage. C'était un vieux de la vieille, une excellente et fidèle recrue, mais à qui il fallait désormais plus qu'une stimulation visuelle pour garantir la turgescence requise. C'était la première étape franchie dans la vie d'un reproducteur. La seconde étape était l'absence de turgescence malgré la stimulation physique. Cette étape-là signait la retraite.

La qualité du sperme était également la condition sine qua non d'une vie longue et paisible. Les étalons chez qui la qualité baissait ne faisaient pas de vieux os dans l'élevage de Petra. Où allaient-ils ensuite ? Ce secret-là restait entier pour les employées. Mais on chuchotait qu'on les revoyait rarement dans une des autres baraques du camp.

La verge au repos du numéro 21.2 n'offrant pas de prise facile, Petra empoigna l'étau de cuir qui ferait son entrejambe. C'est un système qu'elle faisait faire sur mesure pour chacune de ses recrues. Seule la verge pouvait sourdre de l'étau, tandis que les testicules restaient fermement maintenus et cadencés. bercée par des images quotidiennes de spermogramme, et d'autres examens de routine, Petra apprécia la pesanteur des bourses dans le creux de sa paume. Elle se figurait aisément l'activité microscopique, fourmillante, qui régnait dans cette aumônière de chair, et l'idée la réjouissait toujours, même après tant d'années d'ancienneté.

Les bourses étaient bien sûr la partie la plus précieuse. Elles contenaient l'élixir de vie, l'ineestimable semence. Elles symbolisaient tout l'investissement de la planète. Sans elles, Khôpnè n'existerait plus. Alors, pas question qu'elles tressautent au rythme des coups de reins, et au gré des envies de ces bêtes en furie. Pas question de les voir s'exposer au moindre dommage, à la moindre égratignure.

Ici, comme dans n'importe quel autre élevage, il arrivait que deux reproducteurs en viennent aux mains ; pour monter prioritairement sur une machine de traite, pour chevaucher la même trayeuse, dont la succion devait leur paraître plus qualitative, pour faire démonstration de force ou lancer une tentative d'intimidation, et cetera. Les reproducteurs n'étaient ni plus ni moins que des animaux. Lorsqu'ils se battaient, ils visaient instinctivement les parties intimes et les yeux. On peut s'acquitter de sa besogne et jouir avec un œil crevé. Une chirurgienne aguerrie peut éventuellement remettre d'aplomb un sexe endommagé. Mais on ne peut jamais remplacer un testicule déchiqueté, jamais.

Avec l'expérience, Petra avait pris l'habitude d'installer toujours le même reproducteur sur la même machine, afin d'éviter les jalousies. Elle avait aussi conçu ces ceintures, desquelles seule la verge pouvait s'extraire, telle une épée de son fourreau. Les bourses, elles, restaient bien en sécurité, à une température idéale.

Le patrimoine génétique des étalons, et donc la qualité de la semence, était son fonds de commerce. Ses reproducteurs étaient issus de longues et pures lignées, c'est-à-dire exemptes de tares génétiques. L'éleveuse payait cher cette labellisation triple A, et le prix de vente des échantillons finaux s'en ressentait : la clientèle de Petra était exigeante, prête à investir des sommes considérables pour concevoir la descendance à laquelle elle aspirait. Ces corps vibrionnant, ces silhouettes longues et élancées, ces muscles parfaitement dessinés, ces larges épaules, ces visages sculptés et ces traits fins feraient un jour de grandes, et fortes, et puissantes, et très belles jeunes filles, courtisées et admirées des autres sœurs.

Les capacités cognitives des étalons étaient évaluées très tôt ; scrupuleusement. Seuls les reproducteurs démontrant une intelligence supérieure à la moyenne – ce qui voulait dire à peine supérieure au quart de celle des sœurs-sœurs – dès la prime enfance rejoignaient des élevages comme ceux de Petra. Mais jamais les reproducteurs ne seraient capables d'exploiter ce potentiel. Toute leur vie, ils seraient maintenus dans un état de cognition intermédiaire à bas. Cet état, semi-végétatif, à mi-chemin entre la sœur-mâle et la bête, entre l'être humain et le donneur rudimentaire et bien dressé, ni vraiment sauvage, ni vraiment civilisé, était la condition à leur bonheur simple.

C'est à cela qu'on reconnaissait les bons élevages : lorsque le reproducteur, limité dans ses capacités – celles-là mêmes qui lui avaient valu d'être sélectionné – ne souffrait pas de son état de captivité. La souffrance physique et morale des donneurs faisait l'objet d'un intérêt croissant pour les clientes. L'élevage de Petra, en répondant à un ensemble de critères liés au bien-être et à la qualité de vie de son troupeau, avait décroché toute une salve d'accréditations supplémentaires. Les cellules y étaient spacieuses et bien entretenues, individuelles pour limiter les rixes. Les sévices et brutalités de la part des sœurs-dresseuses étaient formellement interdits. Celle qui dérogeait ne recevait qu'un seul rappel à l'ordre. La deuxième fois, elle prenait la porte.

Petra choisissait ses reproducteurs très jeunes, quasiment au berceau, et elle les façonnait à sa convenance. Elle les souhaitait lubriques et disciplinés, avides de sexe et ne vivant que pour la traite ; témoignant à leur maîtresse, c'est-à-dire elle, une crainte, un respect et une obéissance totale. Elle avait réussi. Cette salle de traite était l'arène de sa réussite personnelle, professionnelle et financière.

— Au suivant !

Les autres reproducteurs avaient peu ou pas bougé. Ils restaient là, bien sages, gueule bavarde et sexe au garde-à-vous, leurs regards vides posés sur les machines qui s'apprêtaient à leur extorquer le plaisir longtemps réprimé.

Leur sexe était dru mais ils n'osaient y toucher. Petra punissait sévèrement les jouissances précoces ou trop tardives. Les termes du contrat étaient clairs, et cela au moins, ils le connaissaient tous : qui ne remplissait pas sa fiole un jour de traite n'était pas autorisé à se repaître du gueuleton collectif le soir venu. Le fautif – trop rapide ou trop lent, c'était égal – allait croupir dans sa cellule individuelle, l'estomac aussi vide et grondant que ses couilles à lui étaient restées vides ou pleines.

Les étalons de calibre identique se succédaient entre ses mains gélifiées. Quand tout ce petit monde fut correctement arrimé, Petra lança le programme de traite.

Les pistons entamèrent leur travail de succion.

Dans les tuyaux transparents, chaque verge fut tripotée, malaxée, pétrie de haut en bas puis de bas en haut, selon un mouvement répétitif et régulier. Lentement, puis de plus en plus vite.

Un concert de petits grognements et soupirs de satisfaction emplirent la pièce. Petra vit les muscles se tendre, les fessiers se durcir, les hanches entamer un mouvement instinctif de va-et-vient, quand bien même la machine réalisait quatre-vingt-dix pour cent du travail. Les coups de bassin accompagnaient le travail de succion, les pelvis frottaient, les toisons pubiennes sombres ou claires chatouillaient le tableau de bord, les tempes battaient sous l'afflux du sang, une veine maîtresse se dessinait parfois au milieu d'un front, les visages devenaient rouges ou bien se couvraient de sueur. Une odeur puissante et caractéristique monta peu à peu dans la salle, une odeur âcre, douceuse. C'était l'odeur de l'effort, du plaisir robotisé. Pour Petra, c'était l'odeur du travail bien fait. Celle de la juste rémunération à la fin du mois. Décidément, elle ne s'en laisserait jamais.

Aujourd'hui, une certaine agitation régnait dans le sas de transition. Une fois par semaine, Petra consentait à ouvrir la porte de son élevage et plus particulièrement de l'arène aux visites scolaires – pour l'éducation des jeunes générations, avait plaidé la Matriarque fraîchement élue.

Toutes les trente minutes environ, un nouveau groupe d'élèves faisait irruption derrière la vitre de séparation, accompagné de leur professeure en biologie. À force, Petra pouvait distinguer les bonnes éducatrices des mauvaises, les pédagogues de celles qui ne l'étaient pas. Elle pouvait aussi distinguer celles qui venaient pour la première fois de celles qu'elle avait déjà vues passer, ou embrassées, ou prises sauvagement dans la réserve. Cette professeure-ci en faisait partie. L'enseignante lui adressa un petit signe discret de la main. Petra enfourna sa charlotte plus profondément sur sa tête et se détourna. Elle ne comptait pas la revoir.

Si, pour d'évidentes raisons, Petra tolérait la présence des professeures en biologie, elle tolérait moins les cancre boutons qui leur tenait lieu d'élèves et qui, invariablement, ou bien riaient, chahutaient, s'invectivaient, parfois tapaient au carreau, pressaient leur nez gras et leurs points noirs contre la vitre, excitaient les reproducteurs et perturbaient le travail de traite.

Petra avait eu une stagiaire de cet âge, une fois. Une gamine de treize ou quatorze ans. C'était au tout début de son activité. L'élevage venait d'ouvrir. Ses reproducteurs n'étaient pas aussi nombreux qu'aujourd'hui. Le personnel d'encadrement non plus. Petra avait commis l'erreur de convier la stagiaire à une séance de traite dès le premier jour. Les étalons, devenus fous, s'étaient jetés sur elle, se pressant et se frottant à qui mieux, mieux. Les coups de taser et de matraque assénés sans aménité par les dresseuses, accourues d'urgence, avaient à peine suffi à les faire reculer. Il s'en était fallu d'un cheveu

pour que la jeune fille n'expérimente un tout autre type d'appareillage que celui auquel elle avait été conviée. Petra n'avait pas réitéré l'expérience. Sa stagiaire non plus – partie le soir même.

Dans son dos, un premier étalon expira bruyamment. L'éleveuse vrilla d'un quart de tour au moment où la verge expulsait tout le désir accumulé au cours des derniers jours.

Immédiatement, l'homme se détendit, le mouvement de va-et-vient dans le tube ralentit. La machine sonna, indiquant que le fruit de la traite venait d'être récolté, tout frais qu'il était.

Petra alla récupérer la petite fiole erlenmeyer située en bout de course. Elle garda quelque temps la base du flacon au creux de sa paume, tiédie de l'effervescence biologique qui régnait au-dedans. Des petites filles. Voilà ce que sa fiole contenait. De belles, et fortes, et vives, et brillantes petites filles. Des conquérantes et des victorieuses. Des timides et des rêveuses. Des personnalités artistiques et des sensibilités à fleur de peau. Des filles inspirées ou inspirantes. Ou tout cela à la fois. En filigrane, il y avait le sourire des mères en devenir, les remerciements et la reconnaissance de celles qui l'étaient devenues – des mères. Tout cela, grâce à l'élevage de Petra.

Le reproducteur, encore étourdi de plaisir, parfaitement inerte, attendait sagement qu'on le libère. Dans le tube, le bijou d'anatomie s'était recroquevillé lentement, jusqu'à redevenir la petite crotte brou de noix, toute fripée qu'elle était, encore engluée du liquide séminal qu'elle avait libéré. Jusqu'à n'être plus, en définitive, qu'une grosse excroissance de chair inconsistante, luisante et visqueuse. C'était ça, un étalon : une brave bête rythmée par ses phases d'excitation et de mise en jachère.

L'éleveuse ne jeta qu'un coup d'œil furtif, éccœuré, à l'étalon qui gisait là, vidé, heureux. Une idée vague, inconsistante, la visita : l'idée selon laquelle tous deux, l'étalon et elle, avaient eu des ancêtres communs. C'était il y a fort longtemps, quand, dans les ramifications de l'espèce Sapiens, le lointain aïeul du reproducteur avait été l'égal d'une sœur-sœur – son supérieur, même, disaient les historiennes. Tout cela était avant la pandémie.

Son supérieur... Cette idée lui sembla si saugrenue que Petra se mit à rire. Elle rit à gorge déployée, et son rire égaya l'arène des plaisirs, se superposant comme un joyeux bruitage au concert sérieux et grave des grognements, bruyamment expirés.

— Tout va bien, matrone ?

Petra sourit, essayant le coin de ses yeux d'un discret revers de manche.

— On ne peut mieux, merci.

Elle jeta encore un coup d'œil à la bête qui avait joui tout son soûl. Son air de béatitude. Son expression docile et stupide. Son supérieur ? Ah non, ça, c'était trop drôle.

Puis, gaiement, elle s'en alla entuber d'autres verges.